

l'emportent hors de la ruche, pour qu'il ne s'y amasse point de saleté ni de pourriture; et comme le goudron, qu'on nomme propolis, qui leur sert à garnir le dedans de leurs ruches, et à boucher les crevasses et les petites ouvertures, prend souvent un mauvais goût pendant l'hiver, elles les grattent et en mettent de plus frais; en un mot, elles ôtent ce qui n'est point couvain, miel, matière à cire et bonne cire.

Ensuite, leurs ruches bien nettoyées et préparées, elles vont aux champs, pour réparer les pertes de l'hiver; elles songent d'abord au couvain et ensuite aux provisions.

L'amour du travail est si grand parmi les abeilles que toutes sont occupées; suivant le hasard ou l'occasion elles tuent ou chassent les paresseuses; les vieilles, ayant les forces épuisées et les ailes froissées et trainantes, se retirent souvent d'elles-mêmes pour aller mourir hors de la ruche.

Les valides ne se reposent que la nuit et pendant le mauvais temps. Leur manière de se reposer est de se tenir en peloton ou en forme de guirlande, attachées par les pattes les unes aux autres.

Quelquefois elles portent de si pesants fardeaux, qu'elles périssent sous la charge; et quand elles n'ont point de fleurs auprès d'elles, elles en vont chercher jusqu'à trois ou quatre lieues, même au delà, ce qu'on reconnaît aux poussières de fleurs très-éloignées qu'on leur voit quelquefois apporter dans la ruche. Lors qu'elles ont trouvé un bon pâturage, les unes y recueillent la matière à cire, les autres le miel, qu'elles viennent déposer ensuite dans les magasins communs, après en avoir pris suffisamment pour la nourriture, et elles y sont jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à prendre pour elles, sans que cela fasse tort à la fleur ni au fruit.

Celles qui n'ont point été aux fleurs, vont chercher la propolis (espèce de cire rouge) pour attacher les rayons, goudronner la ruche, et entourer les gros insectes qu'elles ne peuvent porter dehors après les avoir tués à coups d'aiguillons, comme limaces et colimaçons, qui se forment dans les ruches: elles les embaument, pour ainsi dire, de peur que, lorsqu'ils viennent à se corrompre, ils n'empuantissent la ruche.

Ces pourvoyeuses reviennent avec leurs récoltes au bout d'une heure ou deux; elles y retournent plusieurs fois dans la journée, suivant leurs forces, le temps et la distance du lieu où elles vont chercher leurs provisions. — (A suivre.)

Economie du temps pendant la récolte du foin.

Aux renseignements déjà donnés sous le titre de la fenaison, nous croyons utile de publier ici le communiqué suivant que vient de nous adresser un jeune cultivateur de Ste. Hélène de Kamouraska. Quoiqu'il soit un peu tard de mettre en pratique, pour la saison actuelle, toutes les suggestions qu'il recommande, on pourra en tirer avantage pour l'année prochaine. Voici ce qu'écrivit notre jeune agriculteur :

De tous les travaux des champs la récolte du foin est certainement celui qui demande le plus d'activité et d'ordre. D'abord la composition de nos prairies est telle, généralement, que la maturation des plantes dominantes se fait à peu près égale partout; et, comme il faut opérer dans un temps précis, la célérité ne peut être poussée trop loin. Ensuite, les averses fréquentes que nous avons pouvant occasionner des pertes considérables dans la qualité et même la quantité des fourrages, il importe de les prévenir, en quelque sorte, par la promptitude des manœuvres.

Pour ces raisons et pour suppléer à la main-d'œuvre, l'agronome a demandé à la mécanique ces machines connexes qui permettent d'arriver à d'excellents résultats. La science s'est empressée de venir au secours de l'agriculture, dans les diverses opérations du fauchage, du finage, du ratelage et même de la rentrée du foin; il ne tient plus qu'à lui d'en profiter.

Cependant, malgré leur utilité, ces instruments, il faut le dire, sont mal vus par un grand nombre, à cause de leur prix élevé, ou pour d'autres considérations. Le cultivateur, en moyen, qui n'a pas le nombre de bras suffisant pour faire sa récolte dans les conditions voulues, fait certainement un mauvais calcul, en agissant de la sorte; il perd beaucoup plus qu'il ne gagne par sa fausse économie.

Mais, supposons que la main-d'œuvre soit à la disposition d'un cultivateur, n'est-il pas toujours dans son intérêt d'économiser le plus de temps possible et diminuer ses labours, sans pour cela faire de grandes dépenses.

La seule disposition des fenils, par exemple, peut permettre de sauver, dans une journée, avec le même nombre d'hommes, trois fois plus de foin que par la méthode ordinairement employée. Généralement le foin est déchargé par de petites ouvertures pratiquées dans le mur, sur l'entretoise du bâtiment; opération fort lente qui nécessite un nombre de plus en plus considérable de bras, à mesure que le fenil s'emplit, sans compter la chaleur suffocante qu'on est obligé de supporter en sus d'un travail pénible. Pourtant il est bien facile de faire disparaître ces inconvénients: Il s'agit simplement de faire une montée pour entrer les charges, dans le grenier à foin. Bon nombre de fermes en sont pourvues; une construction de ce genre est si peu dispendieuse et surtout si utile qu'on devrait la rencontrer partout. Ceux qui s'en servent la préfèrent à la fourche à cheval qui ne fait pas décharger plus promptement et qui ne fonctionne réellement bien que lorsque le foin est long. Là où il faudrait trois, quatre et même cinq personnes, par le mode ordinaire, deux suffisent et font le même travail dans trois fois moins de temps, et avec moins de fatigue.

Quant à ce qui regarde la construction de la montée, tous les cultivateurs peuvent la faire de leurs propres mains, pour la bonne moitié au moins. Elle doit se composer d'une culée, semblable à celle d'un pont, ou bois, puis d'un pavé supporté par des lambourdes dont l'extrémité supérieure repose sur un châtelet adossé au mur et l'extrémité inférieure sur la culée. L'ouverture nécessaire pour entrer dans le grenier, peut être faite au pignon ou sur le toit. Dans tous les cas, pour la libre circulation des voitures, il faut faire disparaître les poutres qui pourraient nuire. On les remplace par des courbes qui bien assujetties rendent le bâtiment très-solide. Comme on peut bien le croire, la longueur de la montée dépend de la hauteur de la grange. Règle générale, cinq fois la hauteur du plan incliné donne une pente douce sur la longueur de la montée; et un cheval ou un bœuf n'éprouve aucune difficulté pour parvenir au fenil avec des charges ordinaires.

A. T.

Culture de la lucerne dans la Province de Québec.

M. Romez Stephens, de St. Lambert, Montréal, informait il y a quelques jours M. l'écrivain de la *Montreal Gazette* qu'il a fait la première récolte de sa lucerne lundi, le 2 juin dernier. Quoique cette lucerne eût souffert par le manque de pluie depuis sa levée jusqu'à l'époque de sa fenaison, les tiges avaient atteint pour la plupart deux pieds cinq onces de hauteur. M. Stephens, dans une même saison a réalisé jusqu'à quatre récoltes sur le même terrain. En Angleterre, assure-t-on, on obtient jusqu'à six récoltes. Nous avons souvent entretenu nos lecteurs sur les avantages de ce précieux fourrage; bien peu cependant en ont fait l'essai. Rien cependant ne coûte d'en faire l'expérience sur une petite partie d'un champ.

Convent de St. Anne de la Pocatière.

On nous prie d'annoncer que la rentrée des élèves-pensionnaires de cette importante institution aura lieu le 4 septembre prochain. Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les prospectus du cours classique enseigné de ce convent, ainsi que le prix de pension, etc., que nous publions sur l'autre page.